

Étienne Chomé

**Une lecture critique de *Pax nostra***Gaston Fessard, *Pax nostra*, 1936  
70 ans plus tard**Table des matières**

Table des matières .....	1
Introduction .....	2
1. Non-résistance au mal < > Résistance au mal ET amour des ennemis .....	2
a) La critique lucide de la non-résistance pacifiste .....	2
b) Selon G. Fessard, l'amour passe par la non-résistance au mal .....	3
c) Une conception de l'amour pur qui se réduit au martyr .....	4
d) Une conception du pardon qui flirte avec oubli et yeux fermés .....	5
e) Non-résistance chrétienne et non-résistance pacifiste.....	6
2. Le cadre conceptuel que je propose .....	6
3. Les consonances entre le cadre conceptuel du P. Fessard et le mien.....	9
a) Sur le plan méthodologique .....	9
b) Les quatre colonnes.....	10
4. Les divergences entre le cadre conceptuel du P. Fessard et le mien.....	12
a) L'amour supérieur à la justice.....	12
b) Miracle de l'amour ou ordre socio-politique de la justice mésestimé ? .....	13
c) La dangereuse confusion des ordres de justice et de charité.....	15
d) Vérité personnelle – vérité collective ?.....	16
e) Tendre l'autre joue au quotidien .....	18
Conclusion.....	19
Annexe .....	20

<p align="center"><b>Une lecture critique de <i>Pax nostra</i></b></p>
--

Gaston Fessard, *Pax nostra*, 1936

## Introduction

La présente critique porte exclusivement sur la pensée du P. Fessard telle qu'elle s'exprime en 1936 dans *Pax nostra*. J'imagine que sa réflexion a dû mûrir et évoluer par la suite et je me demande même avec intérêt et curiosité comment il a relu *Pax nostra* après la deuxième guerre mondiale. Mais *Pax nostra* + les quelques pages du cours de morale sociale que j'ai suivi à l'IET avec le jésuite Édouard Herr, sont les seuls documents que j'ai lus de et sur le P. Fessard à ce jour. Je n'ai jamais lu aucun commentaire de son oeuvre. Ce sont là de réelles limites à ma critique et en même temps l'avantage d'une « confrontation » directe, vierge de toute interférence, entre *Pax nostra* et ma réflexion personnelle à son stade actuel.

Je me permets dans ce travail de rester dans « la forme d'examen de conscience et le tour personnel » (p. IX) que le P. Fessard reconnaît à *Pax nostra*. Ce style me convient très bien.

## 1. Non-résistance au mal < > Résistance au mal ET amour des ennemis

Tout en se démarquant très nettement des « pacifistes », Fessard n'échappe pas selon moi aux impasses du pacifisme. Pour le montrer, je procéderai en cinq étapes.

### a) La critique lucide de la non-résistance pacifiste

Je partage pleinement les critiques de Gaston Fessard à l'égard d'une « non-résistance pacifiste » irréaliste (p. 18), irresponsable, dangereuse et inefficace. Je trouve Fessard lucide quand il dit face à un Hitler : « *Le pacifiste se laisse éblouir par l'image simpliste d'un retranchement radical, et séduire par un remède illusoire d'efficacité en apparence magique : désarmement unilatéral, non-résistance, abandon de tout.* » (p. 98). Et « ... *De ce point de vue, la réaction que le nationaliste lui (le pacifiste) oppose est parfaitement juste et saine, et sa prédiction sûre d'être accomplie : « si vous ne résistez pas à vos ennemis, non seulement ils vous prendront tout, mais encore ils n'auront pour vous la moindre estime ! »* (p. 159).

Saint Jean Bosco a dit « *La puissance des méchants se nourrit de la lâcheté des bons.* », ce qui rejoint le slogan des écoles contemporaines en négociation : « On ne se débarrasse pas d'un loup en lui donnant un bon steak de bœuf !... ». **La non-résistance n'arrête pas la violence d'un Hitler mais au contraire, elle la soutient, la renforce et la fait croître.** Tant en psychologie<sup>1</sup> qu'en socio-politique, il est établi que la force dominatrice de l'agresseur est

---

<sup>1</sup> En psychologie, de plus en plus d'études confirment cette **corrélation entre la passivité d'une victime et la violence de son agresseur**, comme si la peur de celle-ci nourrit l'agressivité de celui-là. Le « loup » sera d'autant plus cruel que le « mouton » sera conforme à l'image de la proie apeurée. La violence est un système de communication où l'émotion de l'un encourage l'action de l'autre. Plus étonnant encore, des chercheurs américains en criminologie établissent un lien entre le sentiment d'insécurité et la fréquence des agressions : les personnes qui redoutent le plus d'être agressées sont celles qui sont le plus susceptibles de l'être! Plus je me comporte en persécuté, plus je risque de rencontrer un persécuteur. Plus un enseignant a peur d'être chahuté par ses élèves, plus il le sera... Pour sortir de cette spirale, il faut brouiller le modèle de relation duale oppresseur/oppresé. Il faut sortir du schéma où

en corrélation étroite avec la non-résistance de la « victime ». **Il y a une complicité profonde entre violence et passivité.** Si le nom d'Etienne de La Boétie, mort à 33 ans, a traversé 4 siècles et demi jusqu'à nous, c'est parce qu'il a défendu magistralement cette thèse dans son *Discours de la servitude volontaire*. L'obéissance servile, la lâcheté ou la compromission des uns (le plus grand nombre) autorise et nourrit les abus de pouvoir des autres. Lorsque les soldats d'un tyran sévissent à travers champs et villages, « c'est le peuple lui-même qui s'asservit, qui se coupe la gorge », de par sa soumission, en fait sa démission. « Je désirerais qu'on me fit comprendre comment il se peut que tant d'hommes, tant de villes, tant de nations supportent quelquefois tout d'un tyran, seul, qui n'a puissance que celle qu'on lui donne », s'exclame-t-il.

Dans sa lutte pour l'Indépendance de l'Inde, Gandhi – que Fessard cite une fois à la p. 125 - l'avait bien compris : « Ce ne sont pas tant les fusils britanniques qui sont responsables de notre sujétion que notre coopération volontaire. Le gouvernement n'a aucun pouvoir en-dehors de la coopération volontaire ou forcée du peuple. La force qu'il exerce, c'est notre peuple qui la lui donne entièrement. Sans notre appui, cent mille Européens ne pourraient pas même tenir la septième partie de nos villages. » Et Martin Luther King d'ajouter : « **Celui qui accepte passivement le mal est tout autant responsable que celui qui le commet. Celui qui voit le mal et ne proteste pas, celui-là aide à faire le mal** » Dans leur maturation politique, ce fut une étape décisive pour Gandhi et M. L. King de comprendre que la passivité des leurs (les Indiens pour Gandhi, les Noirs pour King) était un des piliers qui faisaient tenir debout les injustices (dans un régime colonial, pour l'un, dans une situation de minorité raciale discriminée, pour l'autre). Et de comprendre que le levier d'action contre l'injustice était de leur côté.

### **b) Selon Fessard, l'amour passe par la non-résistance au mal**

Du précepte évangélique « Si tu es souffleté, tends l'autre joue », Fessard tire comme ligne de conduite « *la non-résistance au mal que le Christ me fait l'obligation de professer* » (p. 156). Prenant Jésus comme modèle (voir entre autres p. 8, 74, 113) et comprenant son action et sa prédication comme un exemple de non-résistance, le jésuite se fixe comme principe d'action la non-résistance au mal : « *Paroles et pensées ne me suffiront pas. Il faudra que s'y ajoute l'action, la pratique qui entre hardiment dans l'engrenage de la charité : pardon, non-résistance au mal, sacrifice...* » (p. 387). Pour Fessard dans *Pax nostra*, le Christ prêche la **non-résistance au mal**. Pour toute l'école non-violente contemporaine, **le Christ prêche la résistance au mal ET l'amour de l'ennemi**, le combat sans concession contre le péché (sous toutes ses formes, y compris la domination et la violence) ET l'amour du pécheur.

C'est dans l'ensemble de sa prédication et de sa vie que Jésus articule ce « ET » : Justice ET miséricorde/paix, vérité ET amour. Contentons-nous ici de le montrer dans ce célèbre passage de Mt 5, 38-39 : "Vous avez appris qu'il a été dit: "Oeil pour oeil et dent pour dent". Et bien moi je vous dis de ne pas rendre le mal au méchant. Au contraire, quelqu'un te donne-t-il une gifle sur la joue droite, tends-lui encore l'autre". Pour comprendre cette parole de Jésus, il faut retrouver le contexte dans lequel il l'a dite. A l'époque, comme encore dans plusieurs pays africains et asiatiques aujourd'hui, chaque main a une fonction déterminée. La droite sert à saluer, à manger; la gauche sert à l'hygiène du corps et de ce fait n'est jamais utilisée dans les contacts avec autrui. On a par exemple retrouvé dans les manuscrits de Qûmran les sanctions qu'entraînait dans cette communauté l'usage inadéquat de la main gauche : exclusion de l'assemblée et pénitence pendant 10 jours.

---

l'opresseur « fait son métier » et où, de même, la victime donne les réponses attendues d'une victime.

C'est de la main droite que l'on gifle quelqu'un. Or, une gifle de la main droite sur la joue droite revient à une gifle du revers de la main! Jésus fait référence à un geste précis, dont la portée sociale fait tout de suite sens pour ses auditeurs ; c'est typiquement celui du maître sur l'esclave, pour le soumettre, pour le remettre à sa place.

Il faut savoir qu'un juif pieux n'offrirait l'intérieur de sa main qu'à un égal, un autre juif, pur comme lui, membre du peuple élu. Et c'est de l'extérieur de la main droite qu'il touchait ceux qu'il jugeait inférieurs à lui. Il ne s'agit donc pas de la gifle d'un parent sur son enfant ou de celle que deux juifs se donnent, celles-ci aboutissant sur la joue gauche. Il ne s'agit pas non plus du coup de poing qui cherche à assommer mais plutôt du soufflet - dont Fessard parle en citant François de Sales (p. 155) -, de l'affront public qui humilie et rabaisse l'autre à une condition inférieure. C'est bien de ce geste-là dont Jésus parle.

Dans ce contexte, Jésus nous invite à tendre encore l'autre joue. Ce n'est là **ni se résigner à la passivité ni s'embarquer dans une logique de représailles. C'est réagir au geste en prenant une initiative originale et même désarçonnante pour celui qui frappe.** En effet, présenter la joue gauche, c'est empêcher qu'une nouvelle gifle d'un même ordre puisse encore être donnée: si l'autre veut à nouveau frapper, il devra utiliser non plus le revers mais bien l'intérieur de la main, ce qui, selon la logique juive, le rendrait impur et surtout ce qui revient paradoxalement à reconnaître comme son égal celui qu'il juge inférieur! Tel serait pris qui croyait prendre...

**Dans cet exemple du soufflet, Jésus ne prêche pas la non-résistance au mal ; cela correspondrait à baisser les yeux, à laisser faire, à se résigner, à subir passivement.** Voir plus de développements en annexe.

### **c) Une conception de l'amour pur qui se réduit au martyre**

De nombreux passages de *Pax nostra* montrent que Fessard identifie la charité pure au sacrifice de sa vie et au martyre. Cela l'amène à dire : «*Je ne devrais pas le faire ; une nation n'a pas le droit de consentir à l'anéantissement, fût-ce par charité...*» (p. 164). Et «*Un Etat, une nation, n'a pas le droit de sacrifier son existence, fût-ce par charité pure envers un agresseur injuste, parce que ce serait contraire à sa fin qui est d'assurer le bien commun de ses membres* » (p. 165). Fessard se sent écartelé et se débat de manière pathétique, de la p. 156 jusqu'à la page 181 : «*L'engrenage est bloqué ! J'affirme que la roue de la charité doit tourner, mais en même temps je refuse d'admettre que son mouvement puisse s'accomplir de telle sorte que j'en sois transformé en loque sanglante* » (p. 181). Fessard est dans l'impasse car **il ne voit que deux branches à l'alternative : soit la lutte armée contre l'ennemi, soit le sacrifice de sa vie et de sa nation.** Or l'alternative ne comporte pas deux mais bien trois branches, la troisième étant le combat non-violent. Cette troisième voie est radicalement différente des deux autres. Elle se distingue de la contre-violence par les moyens qu'elle utilise mais, **par nature, elle est un combat**<sup>1</sup>, **une lutte**, ce qui la distingue encore bien plus

---

<sup>1</sup> Non-violence, refus de toute violence, rime dans beaucoup d'esprits avec passivité, inaction. Comme si être non-violent, c'est éviter de réagir, ou en d'autres termes, comme s'il ne peut y avoir d'action que violente. En fait, lorsque, dans un conflit, nous sommes écartelés entre le désir de riposter, en représailles, et la volonté de ne pas réagir, nous sommes déjà piégés par un dilemme tronqué, parce que réduit à deux termes : violence ou passivité (soi-disant non-violente)? Dans toute situation, il y a toujours des dizaines d'actions non-violentes possibles. La première étape d'un processus non-violent est d'apprendre à « se battre », à développer sa volonté et sa capacité d'entrer en résistance contre une injustice! Un groupe ou un individu qui subit une violence, doit sortir de la résignation et du sentiment d'impuissance dans

de la non-résistance. Elle n'a en effet rien à voir avec la faiblesse de l'homme lâche qui s'accommode de l'injustice parce qu'il a peur de se battre.

Contemporain de Fessard, Emmanuel Mounier a dit : « Seul celui qui est capable de violence et, à partir de là, de réfréner sa violence, est capable de non-violence ». Gandhi l'a souvent répété : « La non-violence suppose qu'on soit capable de se battre ». « Une souris sans défense n'est pas non-violente parce qu'elle se laisse manger par le chat ». « S'il fallait absolument faire un choix entre la lâcheté et la violence, je conseillerais la violence ». La contre-violence est supérieure à la passivité, parce qu'elle a au moins le mérite de ne pas accepter l'injustice et de réagir contre une violence. Ceci dit, l'enjeu théorique de l'approche non-violente est de montrer clairement que la non-violence est plus efficace que la contre-violence. L'exigence de non-violence n'est pas en deçà de la violence, elle en est au-delà.

#### **d) Une conception du pardon qui flirte avec oubli et yeux fermés**

Gaston Fessard écrit « *Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés* ». (...) Demeurer dans cette **disposition de pardon et d'oubli des injustices subies** en considération des miennes propres, c'en est assez déjà pour que se crée petit à petit l'atmosphère de réconciliation, de désarmement moral à laquelle aspire en vain le pacifiste. Car ici encore cette attitude de charité opérera son miracle... » (p. 373).

Dans cette phrase, le pardon rejoint l'oubli des injustices subies, ce que les recherches en Sciences Humaines d'aujourd'hui ne manquent pas de critiquer. Pardonner, ce n'est pas oublier. Au contraire, c'est être capable de revenir sur l'injustice subie et faire ce qu'il faut pour en être soi-même libéré et ainsi ouvrir une porte chez celui qui l'a commise, pour qu'il en soit aussi libéré <sup>1</sup>.

« Si l'autre en vient à me demander la tête, et que je ne puisse plus reconnaître la justice de son exigence, alors le mouvement de la charité sera peut-être encore en moi assez puissant pour que **je ferme les yeux** et que par amour pour le « moi » de cet égoïste, je lui donne ma vie... Quand l'abandon du moi a été jusqu'au bout de l'engrenage, la Charité atteint sa perfection, sa limite.

- « Et l'injuste, le violent triomphe, dira-t-on ! Belles conséquences d'une si parfaite charité ! » Nullement, il en est consumé. *Summa injuria fit summum jus*. (...) Admettre la seule possibilité qu'il en soit ainsi, serait un manque de foi dans la charité qui prouverait qu'on n'a guère réfléchi sur la puissance de ses flammes, si tant est qu'on en ait déjà subi une première morsure. (...) Sans doute le mal vainc l'Innocent et triomphe au Calvaire. Mais sa victoire est de courte durée car la résurrection manifeste aussitôt que Celui qui est mort par amour triomphe de la mort même. (...) Cette foi absolue dans la victoire finale de la Charité qui se révèle dans un sacrifice total, c'est l'essence même du Christianisme, et si je veux assurer définitivement la logique et la sincérité de mon attitude, je ne dois point l'oublier même devant les problèmes internationaux. (...) Si je n'ai pas foi que la défaite totale de la Charité engendre sa victoire totale, commencerais-je jamais à mettre, ne fût-ce qu'un ongle dans son engrenage » (p. 134-135). Certes, la victoire du Christ se joue sur la croix. Et il faut tenir compte de cette donnée essentielle de la révélation judéo-chrétienne. Mais il n'est pas

---

lesquelles il est solidement ancré. Il doit prendre conscience de ses complicités et de ses possibilités d'action. Gandhi disait fièrement de son pays : « une nation de 350 millions de personnes n'a pas besoin du poignard de l'assassin, elle n'a pas besoin du poison, elle n'a pas besoin de l'épée, de la lance ou du fusil. Il lui suffit d'avoir sa propre volonté, d'être capable de dire « non », et cette nation apprend aujourd'hui à dire « non » ».

<sup>1</sup> Voir entre autres les différentes étapes du pardon dans les livres de Jean Monbourquette (prêtre et psychologue), *Comment pardonner?*, Bayard, 2001 et de Pascal Ide, *Est-il possible de pardonner?*, Saint-Paul, Versailles, 1994.

pertinent d'en conclure qu'aimer quelqu'un, c'est « fermer les yeux » et le laisser faire du mal sans réagir. Ce n'est pas davantage « être violent contre soi-même au point de subir, sans y résister, la violence des autres », comme l'affirme G. Fessard à la p. 283 : « *Pacifique donc, je le suis ; et sachant que Notre Paix, celle que le Christ est et qu'il donne au monde, exige de ceux qui veulent la conquérir pour eux et pour les autres, qu'ils soient capables d'être violents contre eux-mêmes au point de subir, sans y résister, la violence des autres, ...* » (p. 283). Je sais qu'il y a lieu de s'entendre sur le sens ici donné au terme « violence » ; cela aplanirait notre divergence mais pas pleinement. Car **la violence a toujours un prix, celui d'engendrer de la violence.**

### **e) Non-résistance chrétienne et non-résistance pacifiste**

«... *Ce qui distingue radicalement de la non-résistance prêchée par le pacifiste la non-résistance chrétienne, c'est l'attitude intérieure qu'elle présuppose absolument. A quel degré de détachement sont parvenus les individus, à quel niveau d'élévation morale se trouve tout le peuple, le pacifiste ne s'en inquiète pas. Il prescrit une attitude héroïque qui ne peut être adoptée que du dehors. Alors que c'est le mouvement intime de l'âme individuelle ou nationale, inspirateur de cette attitude, qui importe plus que tout* » (p. 159). Tout au long de sa réflexion, Fessard cherche à maintenir une cloison stricte et étanche entre les non-résistances chrétienne et pacifiste. Pourtant, en réduisant l'attitude chrétienne à la non-résistance du martyr, il tombe à mon avis dans les mêmes impasses d'impuissance.

Il y a certes quelque chose à retenir de la dialectique fessardienne de la charité mettant en lumière la métamorphose dont est capable la non-résistance lorsqu'elle est habitée par la force intérieure et spirituelle de l'amour. Toutefois, qu'il s'agisse de « non-résistance matérielle des pacifistes » ou de « non-résistance spirituelle chrétienne », il demeure vrai pour moi que pratiquer la non-résistance au mal, c'est être complice de ce mal ! **Le modèle donné par le Christ est autre : l'Idéal dont Il nous a témoigné est de réussir 1) à pratiquer une totale résistance à l'injustice, une absolue non collaboration au mal ET 2) à vivre cette résistance active dans un amour entier pour les personnes.**

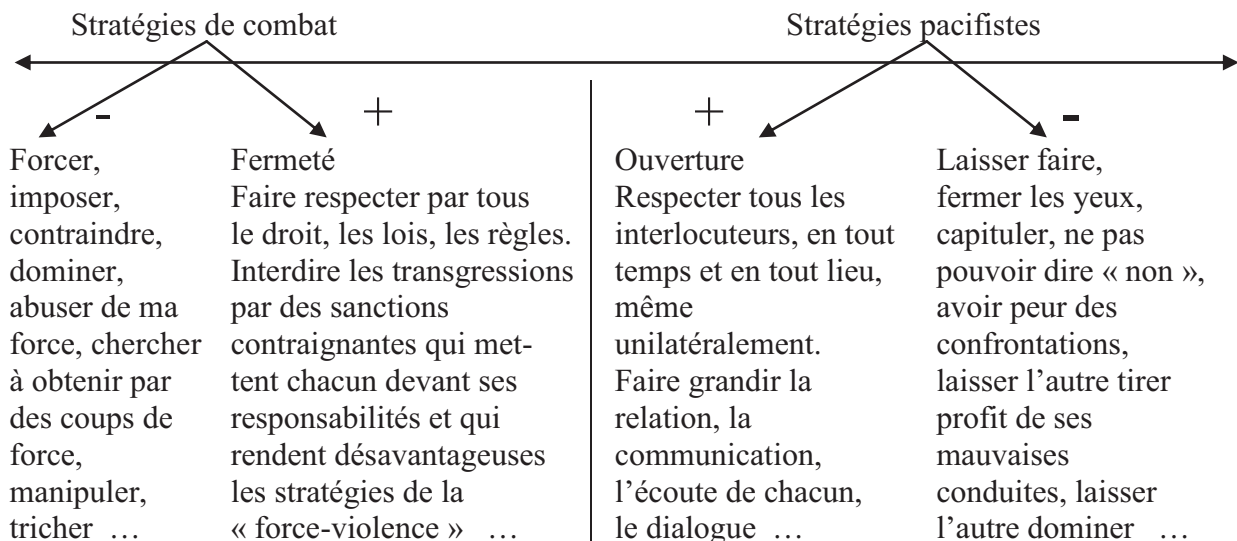
## **2. Le cadre conceptuel que je propose**

Marquons un temps d'arrêt dans cette critique faite à même le texte fessardien. Je vais ici présenter dans quelle direction je réfléchirais pour ma part si mon pays se trouvait dans une situation semblable à celle de la France de 1936.

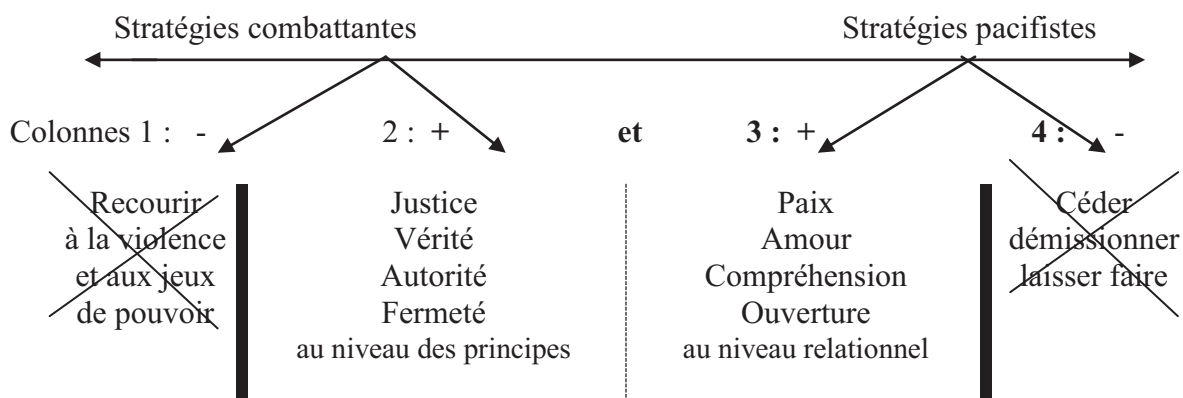
Plaçons sur une droite toutes les stratégies possibles, allant des plus va-t'en-guerre aux plus pacifistes. Considérons d'abord toutes les stratégies de combat. Dans celles-ci, qu'est-ce qui me semble positif, efficace, à retenir de bon ? Par ailleurs, qu'est-ce qui me semble négatif, à éviter ? Faisons ensuite ce même tri (c'est la distinction qui conduit au discernement) pour les options pacifistes <sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> J'ai mis au point cette procédure dans mes animations sur la Gestion des conflits (elle est interactive avec le public). Je l'applique d'abord à nos relations interpersonnelles de tous les jours (voir mon livre *Apprendre à mieux gérer nos conflits*, Maurice, 2005, pp. 50-54, 84-87, 250-253) pour l'élargir progressivement à l'échelle d'une société. Dans le présent travail, j'adapte cette procédure (et le cadre conceptuel que j'ai créé à partir de là) à la problématique étudiée par le Père Fessard.



Donnons un titre à ces 4 colonnes et réorganisons-les d'une part en gardant la part de vérité des différentes stratégies, d'autre part en rejetant ce qu'elles portent de néfaste :



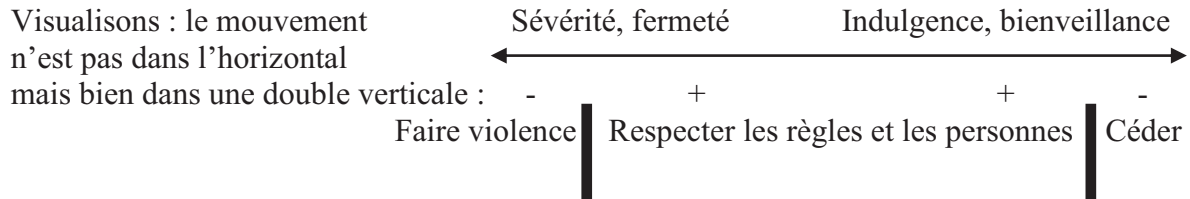
Le problème est très mal posé en 2 termes : soit la guerre, soit la paix. Nous devons réfléchir non pas en 2 termes mais en 4 termes : 1) le recours à la violence et aux jeux de pouvoir, 2) JUSTICE (le recours à la légalité, la force du droit, le respect des règles), 3) AMOUR (le respect de tous les protagonistes) et 4) la démission, la fuite. Quatre termes qui reviennent à trois chemins, tant il est vrai que l'enjeu est de faire marcher ensemble justice et amour :

- 1) les stratégies de la colonne 1 sont 100 % néfastes, inefficaces et à proscrire;
- 2) celles de la colonne 2 **ET** celles de la colonne 3 sont 100 % bonnes et à développer à 100 % **ensemble**;
- 3) la démission face aux jeux de pouvoir de l'agresseur est 100 % néfaste et à proscrire.

Il n'y a pas à choisir entre fermeté et ouverture, entre intransigeance de la justice et respect inconditionnel des personnes, entre autorité et compréhension, entre respect des règles et bienveillance. Le défi est de **réussir toujours et en toutes circonstances**, à tenir ensemble les deux. **Tenir ensemble ET le respect des règles (colonne 2) ET le respect des personnes (colonne 3).** Et corollairement, **mettre hors-jeu, hors-la-loi la violence et les jeux de pouvoir des uns et des autres (colonnes 1 et 4).** **Ni abuser de notre position de force, ni démissionner de notre rôle.**

Il s'agit d'apprendre à mettre hors-jeu, à rendre inopérants, infructueux la violence et les jeux de pouvoir de nos interlocuteurs, ... et aussi de discerner (= distinguer) dans nos attitudes de

fermeté ce qui est violence et abus de force (colonne 1) et ce qui est autorité juste et constructive (colonne 2). Et de même dans nos attitudes d'ouverture ce qui est respect de la personne (colonne 3) et ce qui est démission et faiblesse (colonne 4)...



La bonne attitude s'obtient à travers 4 opérations simultanées et corollaires :

- éliminer de la sévérité toute forme d'autoritarisme (colonne 1),
- de même expurger complètement de l'indulgence toute démission (colonne 4),
- et d) déployer une juste autorité (colonne 2) qui rime avec respect (colonne 3), articuler justice et paix, vérité et amour, loi et miséricorde...

La position juste ne se trouve pas quelque part au milieu de cette droite du pouvoir (de l'extrême pouvoir sur l'autre à l'extrême pouvoir cédé à l'autre). La justesse ne s'obtient pas par la recherche d'un bon dosage, un subtil équilibre entre les extrêmes. Non, être efficace, c'est abandonner **entièrement** dans nos sévérités et dans nos indulgences ce qu'elles portent de nocif (violence et jeux de pouvoir ; colonnes 1 et 4) et de valoriser complètement et simultanément ce que chacune a de meilleur.

C'est vrai qu'en la matière, notre déficit n'est pas tant conceptuel que pratique. Nous avons besoin d'acquérir les outils concrets et les méthodes efficaces pour réussir cette quadruple opération, pour parvenir effectivement à se débarrasser des colonnes 1 et 4, à mettre hors-jeu toute violence et toute prise de pouvoir des uns sur les autres... « **La force est dans la méthode** » disait Nietzsche. Il ne suffit pas de croire aux principes qu'on honore par beau temps mais qui s'écroulent quand nous sommes mis en difficulté. Il faut une méthode qui rende possible l'application concrète des principes. Il faut des outils efficaces, tels qu'on puisse dire, en les utilisant : « ah oui, ça marche vraiment »<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> « L'affirmation des principes ne suffit pas. Par exemple, il est vrai de dire qu'un homme est capable de rester à la surface de l'eau et même d'avancer sur l'eau. Mais à quoi sert ce principe à quelqu'un qui ne sait pas nager ? Il ne peut pas en vérifier la véracité et la validité pour lui, tant qu'il n'aura pas travaillé une technique de natation ! De même, il ne suffit pas d'énoncer qu'« en négociation, rester poli et attentif à l'autre donne de meilleurs résultats que le fragiliser et l'intimider ». Il faut encore acquérir une méthode concrète, qui rende effectif cet énoncé. Le problème n'est finalement pas d'être d'accord avec le principe, d'y croire ou non; il est de réussir à intégrer les méthodes de négociation qui le rendent vrai et fécond parce que réalisable, même dans les situations conflictuelles. (Voir le schéma dans mon livre).

Nous avons **besoin d'une méthode pour passer du principe à l'expérience**. C'est la méthode qui offre la réconciliation entre la morale et l'efficacité, entre les vérités spirituelles et la dure réalité de nos conflits. Sans méthode, nos beaux principes moraux s'effondrent dramatiquement quand nous avons affaire à un interlocuteur revêche. Nous les abandonnons parce que nous les trouvons alors inopérants ou irréalistes, trop abstraits ou idéalistes. Notre erreur est alors de mettre en cause la validité de nos principes, alors que **c'est notre méthode qui fait cruellement défaut**. » Etienne Chomé, *Apprendre à mieux gérer nos conflits*, Maurice, 2005, p. 18.



Tel est le véritable challenge, à mes yeux. Il est à relever d'abord à titre personnel, dans nos relations de tous les jours <sup>1</sup>, ensuite dans des cadres sociaux toujours plus larges. Les compétences d'une vraie communication non-violente (être capable d'écouter les autres au bon endroit et de dire quand nous sommes blessés, sans blesser à notre tour) et d'une négociation efficace (être capable de trouver ensemble une solution quand nos besoins divergent) s'acquièrent aussi laborieusement mais aussi effectivement qu'apprendre à parler le chinois et à vivre en chinois, pour un Européen.

Les compétences nécessitées par la colonne 3 sont de type psychologique et spirituel. Les compétences nécessitées par la colonne 2 sont de type socio-politique et juridique. Sur ce dernier point, les lois du politique restent impotentes tant que leur transgression n'entraîne aucune conséquence. **C'est l'application d'une sanction qui donne vie à l'interdit et qui empêche sa transgression.** *Nemo prudens punit quia peccatum est sed peccetur* : l'homme prudent ne punit pas parce qu'il y a eu une faute mais pour que cette faute ne soit plus refaite, disaient les Anciens ! La force de la loi réside donc dans la sanction-réparation (à ranger dans la colonne 2), qui est d'une nature fondamentalement différente que la punition-répression (à ranger dans la colonne 1). C'est la combinaison réussie des compétences des colonnes 2 et 3 qui produit l'efficacité <sup>2</sup>.

### 3. Les consonances entre le cadre conceptuel du P. Fessard et le mien

La pensée du Père Fessard dans *Pax nostra* consonne assurément à ce cadre conceptuel sur plusieurs points.

#### a) Sur le plan méthodologique

Mon souci de trouver la part de vérité de chaque stratégie, en séparant le positif du négatif rejoint la démarche du jésuite : « *Si j'essayais de saisir d'abord dans leur pureté les deux tendances opposées : pacifisme, nationalisme, pour faire miennes leur vérité et leur justice, en les dégagant de leurs négations ? Après cet effort, peut-être se révélerait à mes yeux l'idéal que je cherche* » (p. 7). Nos deux démarches cherchent à « sauver la proposition » des différentes positions.

<sup>1</sup> C'est le projet que je poursuis dans mon livre, dans les contextes interpersonnels suivants :

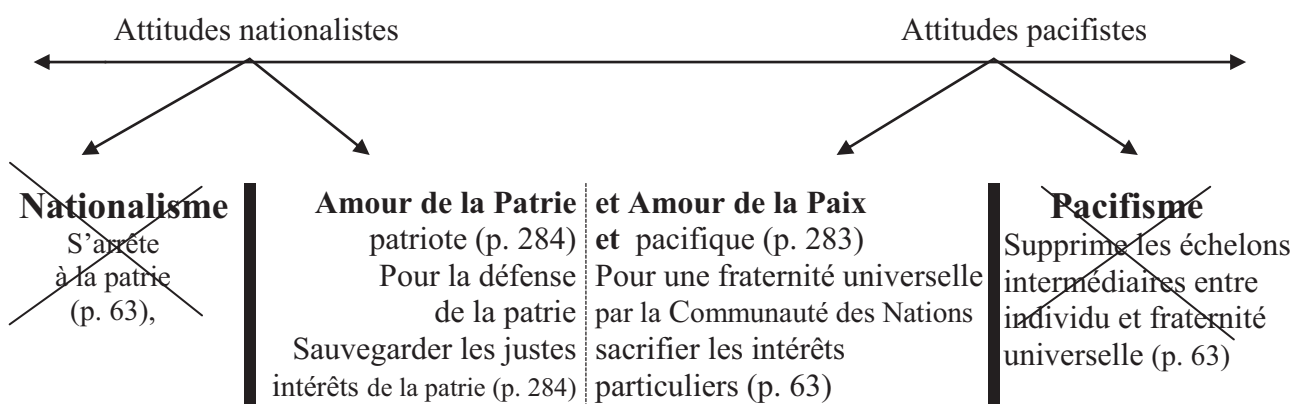
- 1) Relations Parent-enfant et patron-subordonné : ni autoritaire ni indulgent mais être capable d'une juste autorité **et en même temps** d'une parfaite compréhension .
- 2) Plus largement toutes les relations humaines soumises à des rapports de force : ni dur (le battant qui gagne à tous prix) ni doux (le gentil dindon de la farce) mais être capable de négocier un bon accord **tout en** faisant grandir la relation.
- 3) Relations de couple : conjoints ni martien ni vénusien mais des terriens.
- 4) Relations à l'échelle d'une société : ni révolutionnaire violent ni pacifiste ou conservateur, ni faucon, ni colombe, mais des artisans de justice **et** de paix.

<sup>2</sup> Je partage dans mon livre que « sur ma propre route, cela m'a aidé de comprendre que vérité et justice d'une part, amour, relation et paix d'autre part, sont des enjeux distincts car ils font appel à des compétences distinctes. Il m'a fallu d'abord arrêter de les confondre, ensuite acquérir une méthode permettant de les conjuguer, pour finalement saisir en quoi ces deux forces ne marchent bien que si elles vont ensemble. La plupart des humains développent surtout une des deux : il y a les durs et les doux, un peu comme il y a les matheux et les littéraires. Je pense que nous nous accomplissons en complétant notre penchant naturel et en travaillant l'autre compétence, de la même manière que les participants au jeu « Des chiffres et des lettres » n'y sont performants qu'en jonglant sur les deux tableaux des maths **et** de la langue ! » (p. 320).

J'ai été également intéressé de voir que le P. Fessard attache de l'importance au succès de la politique qu'il propose. « *Entre la poursuite de la sainteté et celle du succès, quelle liaison possible ?* » (p. 267). « *Je persiste, en effet, à le croire : le succès humain est indispensable à la pédagogie du martyr. Sans lui, pas de progrès possible pour la « personne » dans la voie de la charité* » (p. 268). Aujourd'hui, tous les livres sur la communication et la négociation ont pour critère premier l'efficacité des outils proposés. Mon livre n'échappe pas à cette règle contemporaine. J'y écris dans la conclusion : « Tout au long de ce parcours, je me suis évertué à présenter la non-violence comme une force vraie, plus efficace que celle du pouvoir brutal... Pour adopter une nouvelle stratégie, nous avons tous besoin de voir qu'elle est efficace ! » (p. 317) <sup>1</sup>.

### **b) Les quatre colonnes**

La réflexion développée par Gaston Fessard entre nationalisme et pacifisme me semble bien rendue par mon cadre conceptuel en quatre colonnes. Cela donne :



Remarquez dans ce tableau ma préférence pour des « attitudes » nationalistes et pacifistes, en me démarquant de Fessard qui parle des « nationalistes » et des « pacifistes ». Par exemple, « ... *l'irréflexion du pacifiste le transformera en belliciste.* » (p. 96) « *Aussi la justice du nationaliste reste-elle encore infiniment éloignée de la justice chrétienne.* » (p. 101).

Il me semble préférable de réfléchir sur les attitudes nationalistes et pacifistes plutôt que de critiquer les nationalistes et les pacifistes. Je vois trois raisons principales :

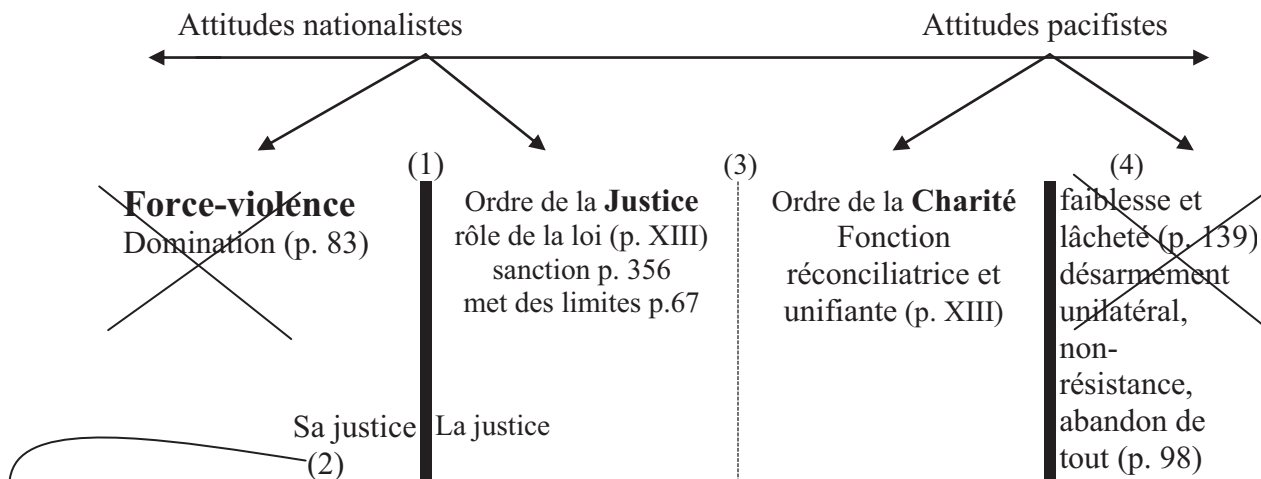
- 1) Eviter de coller une étiquette sur le front de quelqu'un et de l'enfermer davantage dans une position. Il vaut toujours mieux soigneusement distinguer une personne d'une de ses réflexions et/ou d'un de ses comportements. Car toute personne est plus riche et plus complexe que ses pensées et ses actes.
- 2) A vrai dire, qui est pleinement nationaliste ? Qui est pleinement pacifiste ? Ne sommes-nous pas tantôt l'un, tantôt l'autre <sup>2</sup>? Ne balançons-nous pas de l'un à l'autre comme G. Fessard ? J'y reviendrai.

<sup>1</sup> « *Qu'après cela, l'histoire profane nous semble pleine des succès de l'injustice et des échecs de la sainteté... Mais c'est à notre foi de montrer à quel point est profane, en rigueur hors du temple de la Vérité, c'est-à-dire fausse, cette interprétation des faits où peut-être on appelle succès la réussite relative et temporaire qui demain se révélera catastrophe, injustice ...* » (p. 277). Ce propos de Fessard n'est pas sans accointance avec mon projet de démontrer, tout au long de mon livre, l'efficacité plus grande de la force non-violente (déployée par les compétences des colonnes 2 et 3 conjuguées) par rapport à la force-violence. Plus nous regardons à long terme, plus cela se démontre facilement.

<sup>2</sup> Dans mon livre, je souligne l'inefficacité et l'incohérence de nos attitudes qui sont tantôt à gauche, tantôt à droite de cette droite du pouvoir. Par exemple, en matière d'éducation, le parent est incohérent lorsqu'il est tantôt dur, tantôt doux, un coup autoritaire, un coup laisser-faire, ou encore très sévère dans tel domaine mais nettement permissif dans tel autre.

- 3) Réfléchir en termes d'attitudes et non de groupes de personnes a l'avantage de placer les différentes options devant nous tous. Ce faisant, nous nous mettons **à côté de** nos interlocuteurs pour réfléchir **ensemble** aux conséquences de chaque option. Même si G. Fessard prend position avec de la délicatesse et de la finesse, il prend position contre les « nationalistes » et contre les « pacifistes ». Ce faisant, il risque de s'éloigner de personnes tout autant que de positions.

Au fondement du débat nationalisme-pacifisme, G. Fessard serait - me semble-t-il - d'accord de représenter sa réflexion de la manière suivante :



Voici des passages qui le confirment :

(1) Par exemple, G. Fessard marque très clairement la ligne de démarcation entre force-violence et force créatrice d'un ordre de justice : « Une des fonctions les plus importantes de l'organisation sociale est de permettre de distinguer dans la force qui se présente en quelque domaine que ce soit ce qui en elle est créateur, ce qui au contraire est destructeur, de façon à réprimer la violence et à laisser son essor à la vie... » (p. 88).

(2) Il situe comment la justice défendue par les nationalistes peut facilement se corrompre en son contraire : « En chaque pays, le nationaliste a raison de vouloir cet ordre (de justice et de droit) comme fondement d'une paix véritable. Mais son tort est de prendre sa justice pour la justice » (p. 370).

(3) Fessard pose clairement les deux ordres distincts de la justice et de la charité<sup>1</sup>. Il en fait les deux chapitres de sa deuxième partie : p. 71-104 et p. 105-148.

« Ne fais pas autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fit à toi-même. Par là sera assuré un ordre de justice. (...) Fais à autrui ce que tu voudrais qu'on te fit à toi-même. Par là sera assuré un ordre de charité » (p. 67) La justice met donc des limites à la liberté, elle met chacun devant la responsabilité de ses actes : tout acte de violence (colonne 1) doit être sanctionné. Fessard ne le dit pas explicitement dans *Pax nostra* mais plusieurs passages permettent de déduire qu'il y souscrit, en particulier son idée de caisse d'assurances internationales (p. 396) qui participe au principe de sanction des Etats à l'échelle internationale (principe essentiel à une autorité internationale). Le système que propose Fessard cherche à mettre fin à l'impunité internationale, à sanctionner l'Etat qui déclencherait une guerre, et préventivement à les dissuader tous de provoquer la guerre.

Il prend distance à la p. 181 à l'égard des pacifistes qui objecteraient : « Si nous mettons notre petit doigt dans l'engrenage des sanctions, le corps entier du pays sera broyé par la guerre !... »

<sup>1</sup> Fessard cite le livre « La vertu de Force et la paix » de Gabriel Marcel, sorti en mai 1935. Je serais intéressé de lire comment ce dernier comprend et articule force et paix...

L'objectif de Fessard est clair et pertinent. Il veut contribuer de toutes ses forces à combler le déficit légal au niveau mondial (tout le chapitre III + p. 181). Il est parfaitement conscient qu'un ordre international de justice ne sera possible que par l'existence de lois internationales contraignantes pour les Etats, sans lesquelles « la volonté de ceux-ci fait loi et l'arbitraire est la règle » (p. 72).

Le chapitre III sur la justice (pp. 71-104) offre à mes yeux les pages les plus novatrices et les plus fécondes. La force de la pensée dialectique de Fessard est de montrer le dynamisme de la genèse de la justice et du droit. Son concept de puissance créatrice comme moteur de perfectionnement de l'ordre établi est très intéressant (p. 86). « *Le principe premier, source du droit, est : la puissance créatrice au service de l'ordre à établir crée le droit* » (p. 83). La force d'un pays repose beaucoup plus sur cette puissance créatrice que sur la puissance matérielle de son armée (p. 100)

(4) A travers des mots tels que « faiblesse et lâcheté » (p. 139), « désarmement unilatéral, non-résistance, abandon de tout » (p. 98), Fessard montre bien qu'il ne confond pas la colonne 4 de la 3. S'il avait utilisé ce cadre en quatre colonnes, il aurait probablement mis sa non-résistance chrétienne dans la colonne 3 et la non-résistance pacifiste dans la 4.

#### 4. Les divergences entre le cadre conceptuel du P. Fessard et le mien

##### a) L'amour supérieur à la justice

Fessard conçoit l'amour pur comme le sommet et surtout le terme d'une longue ascension (p. 163) qui passe par un certain nombre d'étapes parmi lesquelles la justice.

*«Puis-je prétendre exercer la charité envers tous, envers l'humanité universelle, en commençant par y manquer envers quelques-uns ? Puis-je atteindre au sommet de la perfection en évitant délibérément les premiers degrés ?»* (p. 17).

*«La pratique d'une charité qui tend à être universelle et parfaite reste soumise à une condition inéluctable : ne nier rien de ce qu'elle suppose comme ses degrés inférieurs, justice et charité envers mes compatriotes »* (p. 121).

Pour atteindre l'Idéal de charité, *«je dois admettre que le réel impose à mon élan de passer par une série d'étapes intermédiaires, de fins prochaines et successives. Toutes sont imparfaites, il est vrai, en comparaison de l'Idéal suprême. Mais, choisies dans l'ordre de leur perfection croissante, elles définissent une montée constante vers lui. Supposer qu'on puisse réaliser celui-ci sans passer par celles-là comme par autant de degrés serait pure illusion, et l'on ne pêche pas moins contre la Charité en refusant la médiation du long chemin qui conduit à sa cime, qu'en s'arrêtant à n'importe quelle étape comme si cette cime n'avait pu être atteinte.»* (p. 121).

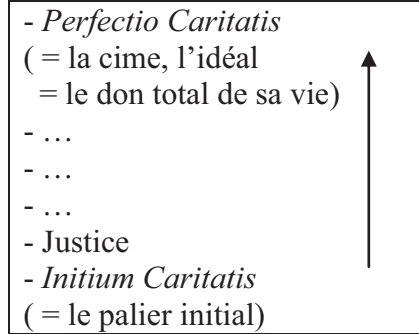
*«La perfection absolue – celle de Dieu – reste l'Idéal, mais pour vous hausser peu à peu jusqu'à lui, commencez par être justes de la justice de la Loi »* (p. 122).

*«On ne pratique pas le plus parfait en commençant par refuser le moins parfait »* (p. 186).

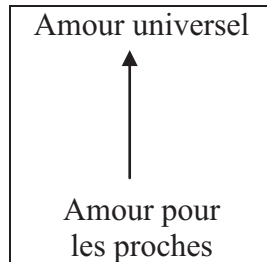
*«Entre la folie chrétienne et la folie pacifiste, toute la différence est que la première tient compte de cette hiérarchie de valeurs, dont l'autre fait bon marché. Sans renoncer à tendre vers l'Idéal, (...) elle garde assez de clairvoyance pour être assurée qu'elle n'ira point vers la charité la plus grande, vers la charité totale, en commençant par manquer à la simple justice, ou seulement à la moindre charité »* (p. 125).

*«Après qu'il (le pacifiste) aura satisfait dans la mesure de ses moyens à tous les devoirs de la justice et de la charité envers les siens, qu'il se préoccupe, certes de ce qu'exige encore de lui une universelle charité »* (p. 126).

Fessard analyse les degrés de la Charité de l'*Initium Caritatis* à la *Perfectio Caritatis* (p. 129 et suivantes). Son schéma semble bien le suivant :



Ce schéma marque sa réflexion sur amour de la patrie et fraternité universelle :



Ce schéma se retrouve encore pour décrire le dégradé des ressources internes à son pays :



Il tire ce schéma de sa méditation de

Saint Paul (1)	St Thomas d'Aquin
Amour	Charité, vertu théologale
↑	↑
Loi	Justice, vertu cardinale

Et il reprend les

catégories aristotéliennes (3)
En qualité d'idéal et d'âme
↑
Comme matière, comme corps

(1) « ... dialectique d'une justice que la charité vient accomplir » (p. XIII).

«En tout conflit de droit où il s'agit d'une telle création (ordre de justice), une solution parfaitement équitable ne peut être trouvée sans qu'intervienne la charité. (...) La charité d'ailleurs ne vient pas abolir la justice mais l'accomplir » (p. 371).

(3) «Justice et charité sont absolument solidaires l'une de l'autre, celle-ci en qualité d'idéal qui inspire et d'âme qui crée, celle-là comme matière qui donne nombre et poids, comme corps qui mesure et objective » (p. 151).

«Désirant le progrès de la justice et de la charité dans l'ordre international, j'ai dégagé d'abord l'idéal, puis le moyen de le réaliser peu à peu. (...) montrer comment fin et moyens se hiérarchisent et s'unifient en une maxime suprême » (p. 283).

### **b) Miracle de l'amour ou ordre socio-politique de la justice mésestimé ?**

Fessard insiste pour que «justice et charité soient absolument solidaires l'une de l'autre » (p. 151). Mais en définitive, il s'en remet au miracle de l'amour. Il donne l'exemple de St Jean de Kenty dévalisé en route et conclut : « Alors l'amour commence aussi d'opérer son miracle, restaurant du dedans l'ordre de la justice plus parfaitement qu'aucun recours à la force ou au droit n'aurait pu le faire, et le couronnant de son indéfectible sceau. Car en face de la simple non-résistance (de Jean de Kenty), le moi injuste de ces voleurs pouvait douter s'ils avaient affaire à un **faible**, à un **lâche**, ou à quelqu'un qui aimait. » (p. 139). « Ainsi, le fruit de la charité est non seulement de rétablir les choses en l'état, dans l'ordre de la justice, mais encore de créer une sorte d'amour entre les « moi » opposés et de tendre à propager dans l'humanité entière le feu qui vient de s'allumer au choc de ces âmes. » (p. 140).

Fessard nomme l'objection à laquelle il s'expose : « *Tout cela ne sert à rien... l'autre exigera bien davantage !* » (p. 142), mais il maintient son cap. Selon moi, il ne répond pas à cette objection de manière satisfaisante. Car la charité n'est pas suffisante dans les relations humaines. En conflit, le respect de l'autre et la gentillesse ne suffisent pas. Sans la justice, la charité est cul-de-jatte ! Aussi grande et pure soit-elle, la charité devient faiblesse, lâcheté et complicité avec le mal + violence si elle ne marche pas ensemble avec une autorité ferme, qui réussit à faire respecter la justice entre ces hommes. Ce qui suppose une **force** à la fois créatrice et contraignante.

Pour le formuler à partir de mon cadre conceptuel en quatre colonnes, la charité porte pleinement ses fruits (colonne 3) dans la mesure où elle échappe à l'impuissance du laisser faire (colonne 4), c'est-à-dire dans la mesure où elle s'articule pleinement avec la force à la fois créatrice et contraignante du droit (colonne 2).

Cela clarifié, reste encore l'essentiel, à savoir : comment exercer cette force légitime et nécessaire (colonne 2) sans qu'elle ne participe en rien au mal et à la violence (colonne 1) ? Tel est le challenge de toute société et de tout ordre politique, dont le modèle est l'Évangile.

Fessard reparle du miracle de l'amour dans son chapitre final, lequel s'attache à des résolutions pratiques (chapitre rajouté à l'invitation de Gabriel Marcel, d'après la p. XVI) : « *Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés* ». (...) *Demeurer dans cette disposition de pardon et d'oubli des injustices subies en considération des miennes propres, c'en est assez déjà pour que se crée petit à petit l'atmosphère de réconciliation, de désarmement moral à laquelle aspire en vain le pacifiste. **Car ici encore cette attitude de charité opérera son miracle...*** » (p. 373). Hélas, la charité n'a pas opéré son miracle avec Hitler<sup>1</sup>. Et cela n'a rien de surprenant car les sociétés n'ont pas seulement besoin de charité mais aussi de justice, pas seulement besoin de respect mais aussi de garde-fous solides !

Fessard revient tout au long de son ouvrage sur l'idéal de « charité pure » qui passe par « nous sacrifier » et « donner notre vie ». Certes, c'est l'idéal de tout chrétien, à la suite du Christ ! Mais comment réaliser cet idéal ? J'entends pour ma part que c'est user de toutes nos forces pour réussir cette équation : 0 % de paroles et d'actes de type colonne 1, 100 % de type colonne 2 articulé à 100 % de type colonne 3, et 0 % de type colonne 4. Tel est selon moi le seul combat capable de remporter la victoire de la paix dans la justice.

A ce titre, je critique le balancement que Fessard reconnaît avoir dans sa réflexion entre nationalisme et pacifisme, se rapprochant tantôt de l'un, tantôt de l'autre (p. 189 et 283). Dans mon schéma de pensée (l'enjeu de réussir 0 % de pouvoir sur l'autre ou laissé à l'autre et 100 % de justice ET de paix), la ligne de démarcation entre les colonnes 1, 4 et 2, 3 est **aussi tranchante que la ligne biblique qui sépare la vie de la mort, le bien du mal**. Il n'y a pas entre ces colonnes un continuum en dégradé progressif. Il y a une rupture nette, une inversion

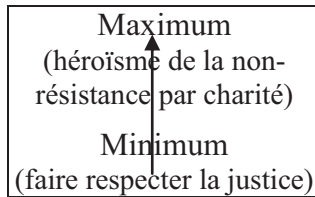
---

<sup>1</sup> A un endroit où j'expose les impasses des doux face aux durs, j'écris dans mon livre, p. 86 : « Voici l'illustration dramatique d'un tandem doux < > dur. De 1936 à 1939, Hitler a annexé et conquis des territoires voisins de l'Allemagne par des coups de force rapides. En face de lui, les Européens, en particulier les Français et Anglais, cherchaient à éviter la guerre. Ils ont dès lors fait d'importantes concessions à Hitler, dans l'espoir de l'amadouer, dans l'idée qu'ainsi, il serait satisfait et n'en demanderait pas plus... Mais Hitler, lui, **interprétait leurs gestes d'ouverture et de conciliation comme un signe de faiblesse** ! Son appétit n'en était que davantage aiguisé. La réaction douce et diplomatique des uns ne faisait qu'encourager la soif de pouvoir de l'autre et son recours aux coups de gueule et aux faits accomplis. En envahissant la Pologne, Hitler s'est probablement dit : « puisqu'ils ont cédé la fois dernière, ils laisseront passer cette fois encore ! ».

de signe (+ -). D'où l'épaisseur de la ligne noire entre les colonnes 1, 4 et 2, 3 dans mon schéma.

Fessard pense en termes de minimum et de maximum là où moi je pense en termes de 0 % et de 100 %. Voici un exemple : «*Nous pouvons, à coup sûr, juger que les pacifistes qui prêchent à l'heure actuelle la non-résistance au mal, font preuve d'autant de psychologie que des missionnaires qui demanderaient à de jeunes sauvages à peine sortis des luttes primitives de prendre comme règle unique de leurs relations : si on te frappe sur la joue droite, tends la joue gauche ! Avant d'exiger le maximum, qu'on essaye d'obtenir un minimum* » (p. 158).

Le schéma fessardien:



Le mien :

0 %	100 %	+ 100 %	0 %
Résiste à la tentation de rendre coup pour coup	Résiste au mal qui vient d'être fait	Aime ton ennemi	Surtout ne le laisse pas faire du mal sans réagir
<b>Justice et charité</b>			

Mon schéma n'est-il pas parfaitement présentable à tous, y compris les catéchumènes, y compris les « jeunes sauvages à peine sortis des luttes primitives » ? « A coup sûr » ?

C'est une méditation des Evangiles (Mt 5, 17 : « Je ne suis pas venu abolir mais accomplir la loi ») et surtout des épîtres pauliniennes qui amène Fessard à hiérarchiser l'amour et la justice. Il le fait également dans un prolongement de la perspective thomiste selon laquelle la vertu cardinale qu'est la justice s'articule à la charité, la vertu théologale par excellence. Fessard a donc de belles lettres de noblesse dans les Ecritures et dans la Tradition. Mais dans le cadre d'un autre travail que celui-ci, il est possible d'approfondir les lettres de noblesse de ma thèse articulant autrement « colère de Dieu et miséricorde », « justice et paix », « amour et vérité » (voir chez les prophètes et chez Jésus, le prophète par excellence).

« Amour et vérité se rencontrent. Justice et paix s'embrassent;

la vérité germera de la terre et du ciel se penchera la justice.

Le Seigneur donnera ses bienfaits, et notre terre donnera son fruit.

La justice marchera devant lui, et ses pas traceront le chemin. » Psaume 85 (84)

### **c) La dangereuse confusion des ordres de justice et de charité**

Il ne peut pas être reproché à Fessard de passer à côté de l'importance cruciale de la justice et d'une légalité internationale (voir p. 10 de ce travail). Mais comment la dialectique fessardienne de la charité intègre-t-elle et valorise-t-elle le travail de justice dans son ordre propre, avec ses instruments propres ? Comment la justice opère-t-elle dans cette dialectique qui la définit comme un échelon inférieur, proche du palier initial, de l'*Initium Caritatis* ?

« C'est de la Charité d'hier qu'est née la Justice » (p. 147). Et « seule la Charité d'aujourd'hui peut engendrer la justice de demain » (p. 147). « Dans tout conflit de droit, la solution ne peut être trouvée par la seule justice. C'est toujours à la charité d'inventer » (p. 311). Certes, le progrès du droit et de la justice se font d'autant mieux qu'il y a la charité<sup>1</sup>. Mais cela n'est pas le tout. De même qu'un pommier donne des pommes, la justice se construit avec des compétences et des instruments politiques et juridiques de type colonne 2. Il faut éviter la confusion des genres, ce que je crains dans des formules comme : « Tant il est vrai qu'il faut renoncer à la vraie justice si on ne laisse la charité entrer en jeu » (p. 182).0020

<sup>1</sup> Je développe cette interaction féconde en matière de négociation dans les p. 257-260 de mon livre.

Dans plusieurs passages de *Pax nostra*, Fessard parle de devoir de charité là où je me serais attendu à trouver l'exigence de justice. Par exemple, le paragraphe à la fin de l'argumentation « Le Pacifisme ennemi de la paix » « *Si noble qu'ait été l'élan de ma charité vers la paix universelle, si prudent même mon passage à l'action, il faut le reconnaître, mon choix en faveur d'une réalisation immédiate me conduit en fait à porter les armes ou, du moins, à m'unir à ceux qui commencent par faire violence à leurs compatriotes. Sous prétexte d'amour envers mon prochain le plus éloigné, je manque de charité envers le plus proche* » (p. 22) appelle le commentaire suivant de ma part, en trois points.

- **Ce qui manque essentiellement au pacifisme, ne relève pas du registre de la charité (colonne 3) mais bien du registre de la justice (colonne 2)** : il lui manque l'autorité à faire respecter le droit et la force contraignante légitime, tant pour contrecarrer efficacement l'injustice et la violence des autres que pour ne pas soi-même y succomber.

- Fessard reprend régulièrement cette formule de « charité envers le plus proche » (notamment pp. 120, 126, 153, 189) pour indiquer l'attitude juste en cas d'attaque militaire de son pays par une puissance étrangère. Mais Fessard décrit très peu les modalités de cette « charité envers le plus proche ». A la p. 127, il affirme : « *Je puis faire les plus beaux rêves de conquête au service de Dieu, m'imaginer même être prêt à supporter privations, souffrances, injures et jusqu'au martyre du sang ! Et après ? Si je commence par insulter ma mère ou ma patrie, par lui refuser obéissance, par l'abandonner dans le besoin...* »<sup>1</sup>. Il sous-entend chaque fois : aimer les miens, c'est les défendre, c'est donc se battre pour eux. Fort bien. Je suis d'accord. Mais chez Fessard, il y a une implicite : « se battre = se battre par les armes ». Et pour moi, à nouveau, la réflexion de Fessard pêche par un raccourci qui réduit le débat à deux termes, alors qu'il y en a trois au niveau des principes, et des milliers au niveau des stratégies et des initiatives possibles, à la portée de la France de 1936 comme d'aujourd'hui.

Se battre sans les armes, ce n'est pas un don inné ; c'est un art qui s'apprend, tout autant que les arts martiaux. Cet art se développe à mesure que nous le pratiquons.

- Dans *Pax nostra*, Fessard bascule de nombreuses fois entre la défense de la patrie (colonne 2 qui se corrompt en colonne 1 quand nous recourons nous-mêmes à la violence) et la charité pure comprise comme le martyre (colonne 3 qui se corrompt en colonne 4 quand elle est fuite de nos responsabilités de fermeté et complice du mal par la passivité).

#### **d) Vérité personnelle – vérité collective ?**

A plusieurs reprises (p. XIX, 38, 111...), Fessard pose la **question de la transposition des vérités individuelles au plan universel** « *C'est une surprise analogue (à celle des physiciens quand ils appliquent les représentations habituelles de l'espace et du temps au domaine (astronomique) de l'infime et de l'immense) que j'éprouve lorsque j'essaye de transporter les principes chrétiens familiers à ma vie quotidienne sur le plan des questions internationales : la charité se réduit alors, me semble-t-il, à un mot sans consistance ni application possible, la justice même devient une règle si plastique que les prétentions les plus opposées s'accordent avec elle.* » (p. 38). « ... *La transposition des préceptes évangéliques de l'ordre individuel à l'ordre social exigera sans doute quelque correction. Mais non pas au point d'y renoncer pratiquement et de les nier* » (p. 111).

Je rejoins très fort le souci du jésuite de **partir des vérités individuelles pour déterminer les vérités à l'échelle collective**. Mais je trouve que les difficultés de Fessard à prêcher de

<sup>1</sup> Je ne vais pas faire une critique détaillée des traits de la pensée fessardienne qui apparaissent aujourd'hui dépassés, tant le monde a évolué vers d'autres cadres : il parle d'obéissance à la patrie, de mission auprès de jeunes sauvages à peine sortis des luttes primitives, il pense par ailleurs en termes de chrétienté (par exemple, « *Si la Chrétienté doit être une Communauté des nations, ...* » (p. 190). « *Pourquoi craindrais-je que la force du Christ soit épuisée et que notre temps ne puisse trouver, dans les pires oppositions de notre société, l'élan générateur de la plus belle Chrétienté ?* » (p. 323))...



manière convaincante la justice et surtout la charité à l'échelle internationale ne viennent pas du problème de transposition de l'échelle interpersonnelle au niveau international. Ses difficultés viennent, selon moi, de ce que déjà au niveau interpersonnel, sa théorie sur la charité pure est bancale. Par contre, si nous posons correctement justice et paix dans les relations, en donnant des outils efficaces qui réconcilient résultats obtenus (colonne 2) et morale d'amour et de respect des personnes (colonne 3), alors il est possible de convaincre tout le monde, y compris les chefs d'entreprise et les chefs d'Etat sur la force des préceptes évangéliques les plus audacieux. Telle est mon expérience (du moins jusqu'à maintenant, et ceci dit avec le peu d'expérience que j'ai à mon actif !...).

Fessard évoque une autre difficulté de transposition des vérités évangéliques. Il rejoint la tradition morale chrétienne classique qui affirme que l'application des préceptes évangéliques tels que « tends l'autre joue » est du ressort d'un choix personnel, que l'on ne peut imposer aux autres. « ...Si bien que le geste de ce Fils qui, étant dans la forme de Dieu, n'a pas craint de s'anéantir, me révèle une dialectique universelle : celle de la victoire du bien sur le mal par l'acceptation volontaire du mal. (...) Sans doute, - et c'est un élément dont je devrai tenir compte toujours, - le Christ n'entraîne dans sa mort volontaire aucun de ceux qui lui ont été confiés. » (p. 112).

A nouveau, notons en passant la formule malheureuse « l'acceptation volontaire du mal » qui consono à mes oreilles avec « complicité avec le mal », alors que le modèle du Christ est : non refus absolu du mal et en même temps amour absolu de ceux qui font le mal.

Mais revenons au point ici soulevé : le Christ n'impose pas son choix de mourir à ses disciples. Et du coup, Fessard en conclut à la nécessité d'« être fidèles à cette dialectique chrétienne qui sait allier la plus grande prudence à la suprême audace. Audace lorsqu'il s'agit pour moi d'affirmer en paroles et en actes le primat de la Charité et ses droits à régner sur les nations comme sur les individus, parce qu'elle est l'âme des personnes qui se font à travers le monde. Prudence lorsqu'il s'agit de promouvoir chez les autres ce règne. » (p. 404). Il me faudra dans un travail plus large que celui-ci discuter convenablement cette position classique de l'Eglise selon laquelle l'invitation à « tendre l'autre joue » est un **conseil d'ordre privé, irréaliste à l'échelle publique, à tout le moins non imposable à tous** dans les règles de vivre ensemble. Mais j'en dis quand même ici déjà quelques mots rapides.

La prudence de la Tradition chrétienne est-elle motivée par le souci de respecter la liberté des autres ? Ou vient-elle plutôt d'une **mauvaise compréhension du précepte évangélique** ? Si le précepte de la joue tendue est une invitation à la non-résistance au mal, à la passivité résignée, alors je comprends très bien que l'Eglise limite au maximum sa portée, qu'elle en fasse un "conseil d'ordre privé", seulement à la portée de ceux qui ont tout quitté pour suivre Jésus et qui sont arrivés à un degré de sainteté tel qu'ils peuvent mourir martyrs ! Je comprends alors qu'on dise aux responsables d'un foyer de laisser ça à des célibataires libres de charges familiales...

Mais **si vraiment l'invitation à « tendre l'autre joue » est la plus indiquée et la plus efficace dans cette situation-là**<sup>1</sup>, pourquoi cette prudence chrétienne en la matière ?

<sup>1</sup> Quand Jésus nous invite à ne pas répliquer au méchant par le mal, au violent par la violence, il ne fait pas d'abord une injonction morale, il tire un constat lucide sur les pièges et la logique intrinsèque au mal et à la violence. Sa formule "ne pas résister au méchant" est mieux rendue par la traduction: "**ne pas utiliser les mêmes armes que le méchant**". Car en prenant les mêmes armes, nous nous faisons bel et bien piéger. C'est d'abord faire le jeu de celui qui nous veut du mal car la gifle rendue justifie celle qu'il a donnée et lui offre l'envie et l'occasion d'une répression plus forte encore. C'est ensuite me faire avoir moi-même car au lieu de laisser l'autre assumer le poids, la responsabilité de son geste, je plonge avec lui dans la violence qui nous enchaîne et nous dégrade tous les deux.

Pourquoi cette gêne à dire la vérité et à la proposer comme seule ligne de conduite qui donne la vie, en rupture avec les stratégies de contre-violence d'une part et de résignation-passivité d'autre part ? Ce blocage est d'autant plus inexplicable que dans tant d'autres champs de la morale (défense absolue de la vie, morale sexuelle...), l'Eglise se permet de réclamer, pour tous, le respect des principes de base non pas seulement en raison de sa doctrine propre mais en raison de la nature humaine universelle ?

**Conseil *a fortiori* inapplicable en politique, à l'échelle d'une nation ?** A ce propos, voici le témoignage de Martin Luther King : "Avant d'avoir lu Ghandi, j'avais été sur le point de penser que l'éthique de Jésus ne pouvait être appliquée que sur le plan des rapports individuels; je croyais alors que des préceptes comme "tends l'autre joue" et "aimez vos ennemis" n'étaient valables que pour les conflits entre individus; s'il s'agissait de groupes raciaux ou de nations, il me semblait que le problème exigeait une solution plus réaliste. Mais après avoir lu Gandhi, je compris que je m'étais gravement trompé". Certes, dans son combat radical, acharné mais non-violent, M. L. King est mort, assassiné. Ceci dit, pour revenir sur l'efficacité d'une part de la non-violence et d'autre part de la contre-violence, qui donc, de tous les défenseurs de la cause des noirs aux USA, a fait le plus progresser cette cause? Quant aux risques encourus par la non-violence, ceux qui choisirent la voie de la violence, tel Malcolm X, pour obtenir l'égalité entre noirs et blancs, ont eux aussi été éliminés. Etre violent, nous dit Jésus, c'est risqué. "Qui prendra le glaive, périra par le glaive". Et en plus, votre assassinat devient la récolte de ce que vous avez semé...

#### **e) Tendre l'autre joue au quotidien**

« Je dois, pour être chrétien et sincère, faire mienne la réponse de François de Sales à qui l'on demandait : « Si vous étiez souffleté, tendriez-vous l'autre joue ? » - « Je ne sais pas ce que je ferais, mais je sais bien ce que je devrais faire. » (p. 156). Fessard reprend plusieurs fois à son compte ce conditionnel, et ce dans un esprit d'humilité, se demandant le moment venu, face à l'ennemi qui tue, qui aurait effectivement le courage de l'« héroïsme du martyr ».

La force des militants non-violents d'aujourd'hui est de **ne pas en rester à des scénarios imaginés et à un hypothétique conditionnel** face au futur. Ils **s'entraînent** dans des petites situations de tous les jours et apprennent concrètement à pratiquer le combat contre l'injustice ET l'amour de l'ennemi. C'est toutes les semaines que nous subissons de la méchanceté, c'est donc toutes les semaines que nous pouvons apprendre à tendre la joue à celui qui nous blesse. Je me permets ici un témoignage personnel. Mon fils aîné est un jour revenu de l'école en colère, puis ce furent les larmes : « mes copains, à la récré, m'attaquent en chantant : « Il est amoureux-eux ! » ». Il les avait frappés pour leur faire rendre gorge, mais ceux-ci s'étaient dispersés, tels des corbeaux continuant de pérorer. Il avait plusieurs jours essayé de ne pas réagir, mais il sentait bien que c'était une autre manière de se faire voler son bien ; il n'osait plus manifester de sympathie à l'égard de ses copines. Il était prisonnier, tiraillé entre ces deux attitudes, comme s'il n'y avait que deux branches à l'alternative, alors que dans nos vies, il y en a toujours trois : 1) subir, 2) réagir avec les mêmes armes ou 3) faire appel au meilleur de notre cœur, de notre intelligence et de notre imagination pour trouver le geste, le regard, la parole qui **s'attaqueront au mal qui nous est fait, sans rabaisser celui qui nous le fait**. J'ai expliqué cela à mon fils et lui ai demandé : « qu'est-ce que tu pourrais leur répondre dans ce sens ? Et après un brainstorming dégageant une dizaine d'idées, je lui ai lancé la chansonnette « Tu es amoureux-eux » et il a petit à petit pu répondre : « Si toi aussi tu es amoureux, et bin on est deux-eux » et « J'en suis bien heureux et c'est ce que je peux te souhaiter de mieux-eux ». Tendre l'autre joue n'est pas un précepte qui convient seulement aux idéalistes illuminés. C'est le seul chemin réaliste par lequel nous pouvons nous attaquer au mal qui nous est fait et nous respecter nous-mêmes, et cela passe nécessairement par le respect de l'autre.

---

Martin Luther King, dans sa lutte déterminée contre les lois de discriminations raciales, imposait *"des séances d'entraînement consacrées aux sociodrames destinés à préparer les futurs manifestants à faire face à certaines provocations. On y dépeignait franchement les abus, tant verbaux que physiques, de la police et de ceux qui s'instituent gardiens bénévoles de la loi, et les règles de l'action non-violente à observer, à savoir résister sans agressivité, encaisser les injures sans répliquer et se laisser rouer de coups sans en rendre un seul."*<sup>1</sup>

Dans cette dynamique féconde d'engagement et d'apprentissage, nous sommes bien loin des cas de conscience de Fessard engoncés dans les replis de son imagination : *« Je sais bien ce que je devrais faire. Mais ... je ne sais pas ce que, moi, je ferais. »* (p. 156).

## Conclusion

« Si tu es souffleté, tends l'autre joue ». Tout en étant un geste d'humanité, de vulnérabilité, tendre la joue est d'une étonnante efficacité. Dans cette situation-là, de toutes les réactions, c'est celle qui donne le plus de chance d'enrayer la violence. En outre, celui qui frappe **se croit** fort ; celui qui tend la joue est fort, aux yeux -avoués ou non- de tous. Il grandit en humanité et pousse l'autre à changer de registre et à retrouver lui-même son humanité.

Jésus a eu l'occasion de mettre en pratique son enseignement. Il a été giflé pendant son procès: "...A ces mots, un des gardes qui se trouvait là gifla Jésus en disant: "C'est ainsi que tu réponds au grand prêtre?" Jésus lui répondit: "Si j'ai mal parlé, montre en quoi; si j'ai bien parlé, pourquoi me frappes-tu?" (Jn 18, 22-23). Comment Jésus tend-il sa joue? **En provoquant la conscience du soldat.** Il le met en face du mal qu'il vient de faire et s'adresse à la part de bien, de vérité, de justice, qui existe en lui. Devant la réplique de Jésus, le garde peut s'ouvrir à la vérité. Il peut aussi choisir de frapper à nouveau, ce qui ne fera qu'alourdir le poids qu'il fait lui-même peser sur sa conscience. Gandhi s'est inspiré de Jésus pour dégager une règle de base de sa stratégie non-violente: supporter patiemment, fermement, voire provoquer les fautes et l'injustice de l'opresseur, jusqu'à ce que quelque chose bascule dans son âme...

Certes, pour les penseurs et les acteurs engagés en socio-politique, reste encore l'énorme défi de **réussir avec discernement la transposition à l'échelle collective des préceptes évangéliques**, qui, comme le dit Fessard à la p. 111, sont formulés par le Christ dans un cadre plutôt interpersonnel. Gaston Fessard s'est attaché à relever ce défi alors que la guerre était aux portes de son pays. C'est là le grand mérite du prêtre jésuite.

J'étais accordé avec son point de départ : *« La générosité et la charité, si grandes soient-elles, ne doivent point m'empêcher d'ouvrir les yeux sur le monde qui m'entoure »* (p. 15). Mais en raison de tout ce qui précède, je ne peux pas le rejoindre dans son propos trois pages plus loin: *« Au fond, le pacifiste conscient manque au premier chef de réalisme. De réalisme moral d'abord. [...] Ce manque de réalisme moral se double d'un manque de réalisme social et politique. [...] On n'a pas le droit d'oublier qu'entre nations comme entre individus règne d'abord la loi de la lutte pour la vie. Assurément, il faut tendre toutes ses forces à dépasser le fait, à transformer la nature. Mais on n'asservit la nature qu'en lui obéissant. Loi absolue. »* (pp. 18 et 19). 1) J'ai montré que ce conflit qui nous assaille tous, de par cette implacable « loi de la lutte pour la vie », la pensée de Fessard ne le résout pas fondamentalement d'une autre manière que le pacifisme. 2) J'ai développé tout au long de ce travail un autre type de réalisme. Et je ne pense vraiment pas qu'un réalisme consistant à obéir à la nature à travers sa loi de la jungle soit en quelque manière une voie de solution à nos problèmes ni un chemin conforme à notre vocation chrétienne. Est-ce déjà conforme à notre nature humaine ? Je ne le crois pas.

---

<sup>1</sup> *Révolution non-violente*, Petite bibliothèque Payot, p. 70.

## Annexe

J'ai montré qu'en nous invitant à tendre l'autre joue, Jésus ne nous appelait pas à la non-résistance au mal et à l'injustice. Il en est de même en Mt 5,40 et 41.

« *A qui veut te mener devant le juge pour prendre ta tunique, laisse-lui aussi ton manteau* » Mt 5, 40. A l'époque, cela aurait fait scandale que quelqu'un se permette de prendre le manteau de celui qui a une dette à son égard ; s'il est dans son droit, il peut tout lui prendre, sauf son manteau. En Dt 24, 13, la loi précise : « Si tu prêtes à un pauvre (et que son manteau est la seule garantie que tu puisses avoir), tu devras le lui rapporter au coucher du soleil pour qu'il puisse se coucher dedans. » Le manteau servait à se couvrir la nuit et plus profondément, il symbolisait la personnalité de quelqu'un, il faisait partie de son intégrité. C'est donc un geste très fort, même choquant, que de donner son manteau. Et le laisser à quelqu'un qui, dans son droit de créancier, va jusqu'à me réclamer les vêtements que je porte, c'est me retrouver tout nu ! Or la nudité, en Israël, apporte de la honte à celui qui la voit (cf. Gn 9, 21-23) et le rend impur. En essayant de rendre l'effet que cette parole de Jésus avait en son temps, on pourrait dire aujourd'hui : à celui qui te réclamerait tout ce que tu as, jusqu'à ta chemise, donne-lui aussi tes sous-vêtements ! C'est-à-dire, **ne le laisse pas repartir assis sur son bon droit, la conscience tranquille d'avoir fait justice honorablement**, sans choquer l'entourage. Montre-lui que sa justice est trop courte. Révèle-lui, sans aucune méchanceté de ta part, la dureté de son cœur et l'aveuglement de sa conscience. C'est précisément ce qu'a fait François d'Assises devant son père qui en appelait à la justice de l'évêque et des hommes pour qu'il lui rende tous ses draps.

*Si quelqu'un te force à faire mille pas, fais-en 2000 avec lui* Mt 5, 41. Il s'agit ici d'un droit que s'étaient donnés les Romains en territoire conquis : réquisitionner n'importe quel passant pour porter leurs bagages. Mais pour éviter les abus, la loi militaire limitait ce droit à 1000 pas, c'est-à-dire la distance entre deux bornes. **Faire 1000 pas supplémentaires avec celui qui use de ce droit d'« exploiter raisonnablement », c'est l'aimer non pas en fermant les yeux sur le mal qu'il fait mais au contraire en l'amenant à ouvrir les yeux.** Le militaire le plus endurci est touché. A tout le moins, il ne peut plus se réfugier derrière son « bon droit ». C'est même l'inverse, si son centurion apprenait que quelqu'un avait porté ses bagages 1000 pas de trop, il risque une réprimande !

« *Tends l'autre joue* », « *laisse-lui aussi ton manteau* » et « *fais 2000 pas avec celui qui te réquisitionne pour 1000* » Ces trois exemples auxquels Jésus et ceux qui l'écoutent sont concrètement confrontés, visent les droits que se donnent les 3 pouvoirs établis (religieux, économique et politique) de leur société. Dans les 3 cas, Jésus propose de **contester le système en l'utilisant contre lui-même, de réagir non par défi ni pour narguer mais pour toucher le cœur endurci et la conscience endormie** de ceux qui profitent de tels droits acceptés socialement mais humiliants et manquant d'humanité. En trois courts versets, Mt 5,39-41, nous gardons la trace rapide de la manière dont Jésus apprenait à ses disciples à réagir personnellement devant une injustice. Les trois réactions que Jésus propose n'ont rien de passif. Baisser les yeux, se résigner, subir l'injustice passivement, c'est faire le jeu de la violence et cela ne sert la dignité de personne car c'est cultiver intérieurement de la colère, de

la haine, un esprit de vengeance. Jésus ne propose pas non plus l'opposé : résister au méchant, c'est-à-dire littéralement (cf. mon article précédent) riposter, rendre coup pour coup, se venger de celui qui nous fait du mal, en lui répliquant de même, en utilisant les mêmes armes que lui. Passivité et contre-violence n'arrêtent pas la violence mais la renforcent. La passivité est une violence cachée et/ou reportée à plus tard. La contre-violence fait de l'agressé un agresseur, qui plonge avec son semblable dans une spirale de représailles les enchaînant et les dégradant tous les deux. Par toute sa vie, **Jésus nous ouvre une troisième voie, la seule capable d'enrayer l'engrenage de la violence** ; elle ne se trouve pas quelque part entre passivité et contre-violence, sur un point de la droite qui les relierait. Non, elle brise leur cercle infernal parce qu'elle s'attaque à la violence et au mal sans elle-même recourir à la violence et au mal. Jésus nous demande de ne pas tomber dans ce piège diabolique, de **ne pas nous faire avoir par le manque d'humanité des autres, en manquant à notre tour d'humanité**. Seul un supplément d'humanité peut rompre le cercle et nous donner d'en sortir non pas diminués mais grandis.